

MORT SUBITE

DU MÊME AUTEUR

Vies perpendiculaires, Gallimard, 2009

Hypothermie, Gallimard, 2012

ÁLVARO ENRIGUE



MORT SUBITE

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Serge Mestre

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Muerte Súbita*
© Álvaro Enrigue, 2013.
Translated from the Spanish *Muerte Súbita*.
First published by Editorial Anagrama, Barcelona.

Et pour la traduction française :
© Libella, 2016.

ISBN : 978-2-283-02824-7

*À la Flaca Luiselli.
Aux trois García : Maia, Miqui, Dy.
À Hernán Sánchez de Pinillos, qui m'a appris à lire.*

La plus ancienne occurrence écrite du mot « tennis » ne concerne pas les chaussures conçues pour faire de l'exercice, mais le sport duquel dérive ce terme, qui fut, avec l'escrime – son cousin germain –, le premier à exiger une façon particulière de se chausser pour être pratiqué.

En 1451, Edmund Lacey, évêque d'Exeter, en Angleterre, a décrit le jeu avec la même sourde colère qui saisissait ma mère chaque fois qu'elle évoquait les tennis Converse de ma jeunesse, toujours au bord de la désintégration : *Ad ludum pile vulagaritem tenys nucupatum*. Dans l'édit de Lacey, le mot « *tenys* » – en langue vernaculaire – est associé à des phrases aux mêmes relents acides que les comptes rendus de justice : *Prophanis colloquiis et iuramentis, vanis et sepissime periuriis illicitis, sepius rixas*.

À la collégiale Santa María d'Exeter, un groupe de novices avait utilisé la galerie couverte du cloître pour disputer des matchs contre les garçons de la ville. Le tennis de l'époque était bien plus violent et bruyant que le nôtre : un camp attaquait et l'autre défendait ; il n'y avait ni corde ni lignes ; on gagnait le point avec ses ongles et à coups de dents, en introduisant la balle dans une blouse. Vu qu'il s'agissait d'un sport inventé

par des moines méditerranéens, il possédait des connotations bibliques : les anges attaquaient et les diables défendaient. C'était une question de mort et d'outre-tombe. La pelote en guise d'allégorie de l'esprit, allant et venant entre le bien et le mal, tentant de gagner le ciel ; les messagers lucifériens lui barrant la route. L'âme aussi déchirée que les tennis de ma jeunesse.

Le peintre baroque Michelangelo Merisi da Caravaggio, querelleur et très accro au jeu, passa les dernières années de sa vie en exil pour avoir transpercé un de ses adversaires avec son épée, sur un court de tennis. En souvenir de l'incident, la rue où le crime eut lieu s'appelle toujours « via della pallacorda » – « rue de la pelote et de la corde ». Il fut condamné à mort par décapitation, à Rome, et passa plusieurs années à vivre au jour le jour entre Naples, la Sicile et l'île de Malte. Entre deux commandes, il peignait des tableaux atterrants représentant des décapitations où il se mettait en scène, la tête tranchée. Il les envoyait au pape ou à ses mandataires, en guise de reddition symbolique et dans l'espoir d'obtenir leur grâce. Il fut ensuite à son tour poignardé, à trente-neuf ans, sur la plage toscane de Porto Ercole, par un sicaire des chevaliers de Malte. Bien qu'il fût aussi habile à l'épée et au poignard qu'avec ses pinces et sa raquette, la syphilis hallucinatoire et le saturnisme l'empêchèrent de se défendre. *Seppurixas*. Il venait enfin d'être gracié et s'apprêtait donc à retourner à Rome.

Voilà quelques années, j'ai assisté à l'une des trois cent mille foires du livre organisées chaque semaine dans tout le monde hispanique. Un critique littéraire local m'avait trouvé si imbuvable qu'il ne put résister à l'envie de me consacrer un article incendiaire. Comme il n'avait pas eu le temps ou l'énergie

nécessaire de lire un de mes livres pour le descendre en règle, il avait écrit sur son blog : « Comment ose-t-il se présenter en public avec des tennis dans cet état ? » *Vanis et sepossime periuriis illicitis !*

Il est normal que ceux qui se sentent dépositaires d'une quelconque autorité se plaignent du tennis, de nos tennis. Moi-même, il m'arrive d'émettre des critiques, comme autant de coups d'épée dans l'eau, à propos des Adidas de mon fils adolescent. Chez nous, on use les tennis jusqu'au moment où les enfiler un jour de pluie devient un vrai supplice. Les personnalités appelées à diriger détestent ce genre de chaussures, car il est imperméable à leurs desseins.

Dans la première scène de la comédie de la Renaissance britannique, *Eastward Ho*, un domestique nommé Quicksilver entre en scène enveloppé dans une cape, chaussons aux pieds – sorte de pantoufles à semelle de grosse laine qui sont l'ancêtre le plus lointain de nos tennis. Son maître, troublé par ce qu'il considère être le signe que le jeune est sur le point de sombrer dans le monde des truands, des parieurs et des assassins, lui soulève la cape. Et il découvre que celui-ci porte une épée et une raquette à la ceinture. Encore un représentant de l'autorité qui met à jour les défauts essentiels de quelqu'un, à cause de ses chaussures de sport : une mère, un critique littéraire, un évêque, un maître de maison.

Lorsque le cuir de nos chaussures est trop usé, nous courons chez le cordonnier afin qu'il lui redonne cette jeunesse un peu triste des visages qui ont subi une chirurgie esthétique. En revanche, les tennis, elles, sont des pièces uniques : elles sont irréparables, leur apparence est le résultat des cicatrices infligées par chacun de nos faux pas. Ma première paire de Converse, par exemple, a souffert une mort subite. Un jour,

MORT SUBITE

j'étais rentré de l'école primaire pour découvrir que ma mère en avait profité pour la jeter pendant mon absence.

Je pense que ce n'est pas un hasard si pour évoquer la mort de quelqu'un au Mexique, on dit qu'il a « raccroché ses tennis », ou qu'il est « parti les tennis devant ». Nous-mêmes ne sommes pas très différents de nos chaussures, nous sommes tous pris dans un processus de décomposition, nous sommes foutus. Nous utilisons des tennis. Nous opérons maints va-et-vient entre le bien et le mal, le bonheur et les responsabilités, la jalousie et le sexe. Notre âme passant et repassant d'un côté à l'autre du court. Mais, bref, voilà le coup d'envoi !

PREMIER SET, JEU UN

Il sentit le cuir de la balle entre le pouce, l'index et le majeur de la main gauche, la laissa rebondir une, deux, trois fois sur le sol, tout en faisant tourner le manche de la raquette dans sa main droite. Il prit le temps de mesurer l'espace du court : à cause de sa gueule de bois, l'éclat du soleil de midi lui était insupportable. Il respira profondément : le match de raquette qui était sur le point de se déchaîner allait être à la vie à la mort.

Il épongea les perles de sueur dégoulinant sur son front et refit tourner la balle entre les doigts de sa main gauche. C'était une drôle de balle : très usée et cramée, un peu plus petite que de coutume, indubitablement française vu sa robustesse ; elle rebondissait de façon plutôt fébrile par rapport aux pelotes de facture espagnole avec lesquelles il avait l'habitude de jouer. Il regarda par terre et gratta de la pointe du pied la ligne de chaux qui délimitait le fond de court, dans son camp. Sa jambe plus courte devait se placer un peu en avant du trait : c'était le facteur surprise qui l'avait déjà rendu invincible à l'épée et il n'y avait aucune raison de s'y prendre autrement pour disputer un match de raquette.

Puis, il entendit l'éclat de rire de son adversaire, qui attendait le coup d'envoi de l'autre côté de la corde. Un des pervers

qui l'accompagnaient avait murmuré quelque chose en italien. En tout cas, l'un d'eux lui était familier : l'homme au nez proéminent, barbe rouge et yeux tristes – c'était celui qui avait servi de modèle pour le saint collecteur d'impôts dans *La Vocation de saint Matthieu*, dont l'église Saint-Louis-des-Français se vantait d'avoir fait la récente acquisition. Il lança la balle en l'air et cria : *Tenez !* Lorsqu'il la frappa de toutes ses forces, il perçut les vibrations des boyaux de chat.

Tandis qu'elle s'envolait vers le toit de la galerie, son adversaire suivit attentivement la pelote des yeux. Elle rebondit sur l'un des angles. L'Espagnol sourit : son premier coup d'envoi s'était avéré plutôt venimeux, impossible à reprendre même. Faussement persuadé qu'un boiteux ne pouvait être un rival à sa hauteur, le Lombard s'était montré trop sûr de lui. Le poète fit un commentaire sur ce ton rapide et aigu grâce auquel les Castillans perforent murs et consciences : Il vaut mieux être boiteux que pédé, mon gars ! De l'autre côté du court, personne ne rit à sa blague. Le duc, en revanche, le regarda depuis l'endroit où il se trouvait, sous le plafond de la galerie latérale, avec son discret sourire de fin noceur.

Avec le temps, le juge de court du poète avait réussi à devenir le grand d'Espagne auquel son titre ouvrait droit, mais en cet automne 1599, il n'avait encore rien fait d'autre que d'abîmer son corps, de souiller le nom de sa famille, de plonger sa femme dans l'angoisse et de s'attirer les foudres des favoris du roi. Il avait un visage rond, un nez pointu plutôt comique, des yeux en forme de pépins de pamplemousse qui lui donnaient en permanence un air ironique, y compris lorsqu'il était de bonne humeur. Il avait les cheveux courts et frisés, et une barbe peu crédible qui le faisait passer pour plus bête qu'il n'était. C'est lui qui arbitrait le match, de la même façon

dédaigneuse et narquoise qu'il faisait tout le reste, assis sur un banc de la galerie en bois sur le toit de laquelle devait obligatoirement rebondir la balle pour que le service soit validé.

Le Lombard se plaça au centre du court, derrière la ligne du fond. Il se mit en position de réception, dans l'attente du rebond du tir de l'Espagnol. La bande de fainéants qui l'accompagna observa cette fois un silence respectueux. Le poète engagea une nouvelle fois et gagna encore le point. Il plaça la balle presque de son côté du toit, parvenant à la faire retomber pratiquement morte pour son adversaire. Le duc cria le score : 30-Love, mais il prononça « lof ». Les Italiens comprirent parfaitement. Davantage sûr de soi, l'Espagnol sécha la paume de sa main droite sur son caleçon. Il fit tourner la balle dans la gauche. Il transpirait suffisamment pour lui donner de l'effet sans avoir besoin de cracher dessus. Ce n'était pas à cause de la chaleur, mais de la fièvre qui se manifeste par un purgatoire de frissons chez les gens qui ont trop bu et n'ont pas encore cuvé. Il fit plusieurs mouvements circulaires avec son cou, ferma les yeux et se frotta la bouche du revers de la manche. Il serra la balle dans sa main. Ce n'était pas un éteuf normal ; il avait quelque chose d'irrégulier, comme s'il s'agissait d'un talisman et non d'une simple pelote. Il se dit que, de ce fait, ses coups d'envoi étaient irrattrapables et qu'il lui faudrait se méfier de l'effet qu'allait pouvoir imprimer son détenteur à cet éteuf, qu'il connaissait mieux que lui, lorsque ce serait à son tour d'occuper le côté défensif du court.

Il empoigna la raquette et lança l'éteuf en l'air. *Tenez !* Il frappa si fort que, lorsqu'il reposa à nouveau sa jambe plus courte au sol, il sentit la rotation de la terre marquer une fraction de seconde de retard. La pelote rebondit capricieusement sur le toit de la galerie. Le Lombard se détendit parfaitement

pour effectuer sa reprise. Surpris, l'Espagnol tenta de l'amortir, mais rata son coup. Puis l'échange se poursuivit : par chance la balle finit par taper sur un des poteaux de la galerie, ce qui lui permit de la rattraper au rebond et de l'envoyer au fond du court. La solution avait été bonne, mais l'exécution trop lente, et le seul moyen de pallier l'expérience de son adversaire sur le court était de créer la surprise. Le Milanais n'eut aucun mal à reculer pour décocher ensuite un coup droit que le poète ne parvint pas à renvoyer.

30-15, cria le duc. La seule personne discrète, parmi les accompagnateurs du Lombard, était son juge de court – un professeur de mathématiques silencieux et prématurément vieux. Il entra sur le terrain pour tracer une croix à la craie, à l'endroit où la balle avait rebondi. Avant de faire la marque, il se tourna vers le témoin de l'Espagnol. Le duc confirma, haussant les épaules avec une indifférence affectée, que c'était le bon endroit.

Le poète mit un moment à regagner sa place. Profitant de la lenteur avec laquelle le professeur de mathématiques marquait le sol, il s'était approché de la galerie. Il est très fort, lui dit le duc lorsqu'il fut près de lui ; tu n'as jamais été capable de sortir un tel coup droit, même dans ton meilleur jour. Le poète gonfla ses joues et, poussant un grand soupir, expulsa l'air. Je ne dois pas perdre, dit-il. Non, tu ne dois pas perdre, confirma son témoin.

Le point suivant fut long et joué dans un angle fermé. L'Espagnol se défendit en se collant au mur, en repoussant les balles comme s'il était attaqué par toute une armée. Raccourcis, raccourcis, lui criait sans arrêt le duc mais, chaque fois qu'il réussissait à avancer un peu, la puissance de son ennemi le repoussait en arrière. À un certain moment, plus

MORT SUBITE

périlleux que les autres, il fut obligé de contrer le coup droit de son adversaire en lui tournant le dos – une feinte plutôt remarquable, mais peu confortable. Et le Lombard reprit la pelote à la volée pour en massacrer à nouveau le mur du fond. L'éteuf frappa extrêmement près de la blouse – s'il y était entré, le jeu aurait automatiquement été gagné par l'artiste : c'était la règle. 30-A, cria le duc. *Parità*, confirma le professeur. Le coup d'envoi suivant du poète atteignit la tranche du toit de la galerie, un peu sur le dessus, une combinaison irrattrapable. 45-30. Avantage, cria le noble espagnol. Le mathématicien confirma tranquillement.

Le point suivant fut disputé avec plus d'intelligence que de puissance : le poète ne se laissa pas acculer et réussit finalement à coincer l'artiste dans un angle. Il l'élimina à la première balle courte. Jeu, cria le duc. *Cacce per Spagna*, cria le professeur.

Règle

Raquette. Jeu semblable à celui de la pelote. Un des joueurs défend et l'autre attaque, puis l'inverse. S'il y a égalité, ce sont les chasses qui déterminent le défenseur et l'attaquant pour le troisième jeu, appelé jeu de mort subite. Lors du service, la pelote doit rebondir sur le toit d'une petite galerie située le long du court et retomber à l'intérieur de celui-ci avant d'être renvoyée. On appelle aussi raquette le battoir avec lequel on joue à ce jeu ; celle-ci est entièrement faite en bois et comprend un solide treillage de viole en son centre. On saisit la raquette par le manche et les pelotes sont renvoyées grâce à son impulsion, extrêmement forte et violente. Le jeu de raquette se pratique par points, mais si un des adversaires réussit à introduire la pelote dans la blouse, il gagne le jeu ; et celui qui gagne trois jeux de suite, ou quatre jeux intercalés, gagne la partie.

Dictionnaire de l'Académie royale espagnole.

Madrid, 1726

DÉCAPITATION I

Au matin du 19 mai 1536, Jean Rombaudo dut honorer le plus tordu des emplois : trancher d'un seul coup la tête d'Anne Boleyn, marquise de Pembroke et reine d'Angleterre ; une jeune femme très belle, qui avait transformé le pas de Calais en un véritable Atlantique. L'infâme ministre Thomas Cromwell l'avait fait venir de France juste pour cela. Il lui avait demandé, dans une missive concise, d'apporter son épée de Tolède – forgée de façon merveilleusement raffinée –, car il allait procéder à une exécution délicate.

Rombaudo n'était ni aimé ni indispensable. Beau et immoral, il traînait son humeur froide parmi les cercles étroits des travailleurs très spécialisés qui prospéraient dans les cours de la Renaissance, protégés par la discrétion des ambassadeurs, des ministres, des secrétaires et des valets de chambre de la royauté, lesquels faisaient semblant de ne rien voir. Sa réserve, sa beauté et son manque de scrupules lui donnaient une aptitude naturelle pour un certain type d'opérations dont tout le monde était au courant, mais que personne ne commentait, de ténébreuses opérations sans lesquelles on n'a jamais réussi à faire de la politique. Il s'habillait avec un goût inattendu pour un ange assassin : il portait des bagues chères, des caleçons

ajustés aux brocards excessifs, des chemises de velours bleu roi qui ne collaient vraiment pas avec sa condition de fils de pute. Il avait une chevelure châtain, hachurée de mèches plus claires sur lesquelles il se tressait, grâce à son bon goût de cul-terreux, de petits bijoux fantaisie qu'il escroquait à ses femmes, soumises sous la menace des différentes armes pour lesquelles Dieu lui avait donné une certaine maîtrise. Personne ne savait s'il était silencieux parce qu'il était intelligent ou parce qu'il était idiot : ses yeux sombres, retombant légèrement sur les côtés, n'exprimaient jamais de compassion, ni aucune sorte d'animosité d'ailleurs. De plus, Rombaoud était français : pour lui, tuer une reine d'Angleterre était avant tout un devoir, plus qu'un délit ou une prouesse. Cromwell demanda à le faire venir à Londres, convaincu que cette dernière caractéristique le rendait particulièrement apte à exécuter le travail.

Ce n'est pas le roi Henri qui décréta la mort de sa femme par l'épée de Tolède, plutôt que par l'ignominieuse hache qui avait fait exploser la colonne vertébrale de son frère – accusé de coucher avec la reine, un délit qui lui avait valu la somme record de trois condamnations à mort : pour lèse-majesté, pour adultère et en tant que dégénéré. C'était juste parce que personne n'aurait pu supporter, même pas l'infâme Thomas Cromwell, qu'un cou tel que celui-ci fut tranché par le fil irrégulier d'une vulgaire cognée.

Dans la matinée du 19 mai 1536, Anne Boleyn assista à la messe et se confessa. Avant d'être livrée au connétable de la Tower Green où son corps allait être séparé en deux parties, elle demanda que ses suivantes, et personne d'autre, eussent le privilège de lui couper ses tresses épaisses et rousses, puis de raser le reste de ses cheveux. La plupart des portraits qui lui survivent, y compris l'unique copie du seul portrait réalisé de

son vivant – et conservé dans la collection Tudor du château de Hever –, la montrent dotée d'une chevelure crépue et abondante.

On murmurait que l'alcôve royale faisait retomber la libido de Henri, aussi charmant dans ses joutes extraconjugales, que peu enclin aux devoirs reproductifs attachés à sa distinction de roi. Si quelqu'un était au fait de tout cela, c'était bien la marquise de Pembroke, qui avait seulement conçu de lui par une exceptionnelle journée campagnarde et alors qu'il était toujours marié avec la précédente reine. Ils avaient eu une petite fille aussi belle que sa mère, et à laquelle le monarque vouait une tendresse explosive de criminel. Anne Boleyn avança donc vers l'échafaud, consciente des chances statistiques que sa fille Elizabeth parvint au trône, comme cela fut somme toute le cas. Elle se soumit à son martyre en affichant une joie calculée. Ses derniers mots, prononcés face aux témoins de sa mort, furent : « Que le Tout-Puissant fasse régner longtemps sur vous le roi votre maître. C'est le prince le plus aimable qui ait jamais porté le sceptre : ses bontés pour moi ont été signalées. »

Qu'est-ce qui dans la nudité, dans tous les cas toujours théoriquement égale à elle-même, nous rend fou ? À poil, seuls les monstres devraient nous effrayer, mais cependant tout ce qui s'approche d'un standard nous affole. Les suivantes qui ont accompagné Anne Boleyn jusqu'à son supplice avaient décousu le col de sa robe avant de l'escorter jusqu'à l'échafaud. Elles l'avaient également dépouillée de ses colliers. Elles n'eurent pas le sentiment que lui retirer son voile et lui couper les cheveux portaient le moins du monde atteinte à sa beauté : rasée, elle était aussi belle qu'avec sa toison.

La lueur bleutée de son cou tremblant dans l'attente du choc avait ému Rombaud. D'après ce que raconta un des témoins de l'exécution, le mercenaire eut la gentillesse de s'efforcer

de surprendre la dame qui s'offrait à lui, nue des omoplates jusqu'à la nuque. Son fer déjà très haut et prêt à s'acharner sur le cou de la reine, il demanda d'un air détaché : Quelqu'un aurait-il vu mon épée ? La femme secoua les épaules, sans doute soulagée qu'une éventuelle opportunité puisse encore la sauver. Elle ferma les yeux. Ses vertèbres, le cartilage, les tissus spongieux de sa trachée et de son pharynx produisirent, en se séparant, le son élégant d'un bouchon qui se libère brusquement du goulot d'une bouteille de vin.

Jean Rombaudo refusa la bourse pleine de pièces d'argent que lui tendit Thomas Cromwell lorsqu'il eut terminé son travail. S'adressant à toute l'assistance, mais fixant dans les yeux l'homme qui avait conspiré jusqu'à réussir à détrôner la reine, il déclara qu'il avait accepté de faire ce travail pour éviter à une dame l'abjection de mourir sous la hache d'un bourreau. Il fit une révérence de côté, en direction des ministres et des pasteurs qui avaient assisté à la décapitation et s'en retourna à Douvres immédiatement et au triple galop. Au petit matin, le connétable avait empaqueté dans les sacoches de sa monture les tresses éclatantes de la reine d'Angleterre.

C'était un amateur de tennis et ce butin lui semblait tout à fait suffisant : les cheveux des personnes exécutées sur l'échafaud possédaient à l'époque d'exceptionnelles propriétés, ils étaient cotés à des prix stratosphériques chez les fabricants de balles de Paris. Et même plus s'il s'agissait de cheveux de femme, encore mieux s'ils étaient roux, inimaginablement enfin s'ils appartenaient à une reine encore en fonction.

Les tresses d'Anne Boleyn permirent de réaliser au total quatre balles qui devinrent rien de moins que les accessoires sportifs les plus luxueux de la Renaissance.

De la noblesse du jeu de raquette

D'abord, il faut observer de quelle façon fut ordonné le jeu de raquette pour parvenir à des fins excellentes et rationnelles, comme se doit d'être ordonné tout art digne et irréprochable, à l'image de la nature qui ne fait rien sans une remarquable gravité. Remarquons, par exemple, comment les anciens et savants inventeurs de ce jeu, après avoir constaté qu'il électrisait et enthousiasmait les jeunes les plus pâles et les plus faibles, l'ont construit de telle façon qu'il ne puisse admettre qu'on fasse mal à son adversaire. Comme on l'expliquera plus avant, on ne frappe jamais l'éteuf tandis qu'il est en l'air, on attend qu'il ait d'abord rebondi par terre, prévenant toute contusion à celui qui le reçoit. De la même façon, le joueur qui renvoie l'éteuf attend que celui-ci rebondisse par terre afin que le point qu'il convoite soit valable. S'il veut prendre l'avantage, il est forcé de concéder, avec une nécessaire décence, du temps à l'autre joueur afin de lui permettre de récupérer.

Antonio Scaino,
Trattato del gioco della palla, 1555

PREMIER SET, JEU DEUX

Avant de commencer le deuxième jeu, l'Espagnol s'approcha de son juge de court. C'est un joueur puissant et il connaît le terrain, dit le noble ; tu as gagné le premier point parce qu'il t'a trop sous-estimé. Je suis plus jeune que lui, répondit le poète, je peux jouer tout en puissance moi aussi. Oui, mais tu as une jambe plus courte que l'autre. C'est le facteur surprise. Qui requiert le double d'effort. Je colle à la corde alors ? Il va te crever avec les boulets qu'il envoie. Je les intercepte. La tactique est trop hasardeuse ; il vaut mieux que tu le fatigues, on voit qu'il n'a pas de résistance, vas-y point par point : derrière, devant, joue dans les coins. Le poète soupira, il épongea la sueur de son front, mit ses mains sur ses hanches et regarda par terre, comme s'il attendait un conseil plus précis. Peut-être que s'il n'avait pas traîné cette gueule de bois, la perspective d'un match tel que celui-ci lui aurait semblé moins insurmontable. Ça va être un jeu très fermé, dit-il. L'autre solution serait d'abandonner, dit le noble, mais c'est toi qui as lancé l'idée de ce duel. Le poète regarda par terre. On peut aussi régler ça à l'épée et en finir plus vite. Le duc fit non de la tête. Pas un autre scandale non, et puis c'est un tueur à l'épée. Le poète grogna : Jusqu'à présent, je n'ai jamais perdu. C'est bien pour

ça. D'accord, j'y vais point par point. Avant de se diriger vers le court, il dit : Tu as remarqué qu'ils ne se parlent jamais ? Qui ? Lui et son témoin. Le duc ne trouva pas la chose importante. Et alors ? Hier soir non plus, ils ne se parlaient pas, je crois qu'ils ne sont même pas amis, regarde-les. Son adversaire ne s'était même pas approché de la galerie. Le mathématicien semblait concentré sur les moutons de poussière qui flottaient dans les airs.

Le regard des deux hommes glissa naturellement vers leur adversaire. Le sérieux de leurs mouvements n'avait rien pour adoucir les choses. L'artiste était moins sûr de lui que précédemment, mais cela aiguisait visiblement son désir. Il n'était plus question de vie ou de mort, mais de victoire et de défaite – des valeurs bien plus complexes et difficiles à porter ensuite, car le perdant d'un duel à l'épée n'a pas à survivre à son échec.

Le poète prit le temps d'étudier son adversaire. C'était un homme livide, aux cheveux noir de jais complètement hirsutes. Il avait des sourcils épais et une barbe fournie entourant une bouche rouge et sombre, semblable à un sexe de femme. Le poète cligna des yeux pour bien le détailler. Il était fort, solide comme un soldat malgré son allure d'homme malade. Un mort des légions napolitaines revenant pour jouer un dernier match de raquette afin de démontrer allez donc savoir quoi aux vivants. Il est toujours aussi pâle, ou c'est à cause de sa gueule de bois ? demanda-t-il au duc. Qui ça ? L'artiste. Je ne sais pas, j'étais surtout en train d'étudier son juge de court, lui répondit-il. Regarde-le. L'homme, assis tout seul dans la galerie, sondait le terrain. Il le parcourait d'un regard fixe, inquiétant. Il bougeait les lèvres. Qu'est-ce qu'il a de si particulier ? C'est un professeur célèbre. Et alors ? Alors c'est pas un imbécile ; ce fils de pute est en train de calculer quelque

chose : il examine le court comme si c'était une table de billard. Le poète se racla la gorge en y retenant ses glaires, puis il haussa les épaules. Il les cracha par terre. Reprenons.

Il ramassa la balle par terre et cria : *Tenez ?* Le monstre le regarda comme s'il se trouvait sur l'autre berge du fleuve des morts et confirma sans sourire. Il souffla sur la mèche de cheveux qui lui cachait l'œil droit. Son front était perlé, pas de sueur, non, de graisse. Déjà planté sur la ligne de service, l'Espagnol remarqua qu'en réalité son adversaire et son juge de court communiquaient entre eux, oui : le professeur élaborait des séquences de nombres avec les doigts, orientant les extrémités tantôt vers le haut tantôt vers le bas, et tantôt vers son propre corps. Le poète signala cet exercice à son propre juge de court, en pointant sa raquette en direction des Italiens. Le duc serra les dents, inquiet. La balle rebondit sur la ligne, il lança en l'air : *Tenez !*

Le service fut médiocre et le retour sauvage. L'artiste rattrapa la pelote en l'air et l'envoya, avec une force animale, en plein visage du poète qui, malgré sa tentative pour se protéger, reçut l'impact entre le cou et la joue. *Quindici-Amore*, cria cliniquement le professeur, d'une voix aiguë de vendeur ambulancier, mais pas trop narquoise.

Accusant le coup, le poète baissa la tête. Il la releva avec précaution tout en la frottant pour ne pas risquer de perdre connaissance. Il observa son adversaire comme pour lui demander une explication : il n'avait jamais rien vu de semblable. L'artiste joignit ses mains autour du manche de sa raquette, comme s'il priait. Par ce geste, il s'excusait et assumait le fait qu'il avait perdu le point pour avoir enfreint la règle de noblesse envers son adversaire. Le duc fronça le pli de peau qui occupait sur son visage la place des sourcils sur

tout autre visage. Le poète se pinça la tempe entre le pouce et le majeur, puis il ramassa la pelote et, sans se frotter encore, regagna la ligne de service. Son témoin dut reconnaître qu'il était déconcerté par le sérieux avec lequel il préparait son nouveau coup d'envoi : il respirait très profondément. Il remarqua également qu'il crachait sur l'éteuf, sans doute moins discrètement que le mériterait un jeu tel que celui-ci. Personne ne protesta.

Tenez ! Il envoya la pelote le long de la corniche, tout près de la moulure. Grâce à la salive, le rebond fut très bizarre. Bien qu'il eût tout à fait pu réussir à le faire, le Lombard ne tenta même pas de la reprendre. Il attendit que la pelote s'arrêtât de rouler, la ramassa et l'essuya sur son caleçon avant de la rendre, dénonçant ainsi le piège de l'Espagnol, mais sans s'en plaindre. Son attitude fit son effet : il était différent d'enfreindre la règle de noblesse envers son adversaire en se comportant comme un macho arrogant, et de tendre des pièges en cachette, comme une bonne sœur. Le poète fut vexé de s'être fait prendre. Le duc n'annonça pas le point. À refaire, cria-t-il.

Il fit rebondir la pelote sur la ligne, la lança en l'air. *Tenez !* L'artiste attendit qu'elle retombât du toit et prit trois cent soixante degrés d'élan avec son bras avant de la planter dans sa raquette tel un clou dans le poignet du Christ. L'éteuf reparut directement sur le visage du poète, qui le reçut juste au sommet du crâne, car il avait eu le réflexe de légèrement se baisser. *Trenta-Amore !* cria le professeur.

L'Espagnol se releva les yeux remplis de larmes en se frottant la tête. En ramassant l'éteuf, il sentit que tout tournait autour de lui. Il s'accroupit et se massa la nuque. Il ne voulait surtout pas regarder de l'autre côté du court : un sourire de n'importe quel abruti qui soutenait son adversaire et il se

MORT SUBITE

serait précipité sur son épée. Que se passe-t-il, demanda-t-il au duc, tout en se relevant, d'une voix éteinte. Tu es en train de gagner le jeu, mon gars, continue. Qu'est-ce que je fais ? Rien, continue à servir et la victoire sera ta vengeance.

Tenez ! La pelote arriva tout près de l'artiste, comme un cadeau : elle rebondit par deux fois sur le toit de la galerie et retomba au milieu du court, elle flottait comme une plume. Le poète sentit qu'on venait de la lui retourner, lorsqu'elle se ficha comme un caillou en plein dans ses couilles. Il ne l'avait même pas vue arriver. Il tomba raide par terre, comme un bloc de pierre. Depuis un monde en miettes, il entendit le mathématicien hurler : *Amore, amore, amore, amore ; vittoria rabiosa per il spagnolo.*

Même le duc était plié en deux de rire, au moment où le poète releva la tête. Inutile de parler de son adversaire, de saint Matthieu, du mathématicien et de tous les autres fainéants qui se tapaient sur le ventre en se tordant de rire.

ÂME

L'encyclopédiste français François-Alexandre-Pierre de Garsault, auteur de plusieurs manuels sur la fabrication d'objets de luxe tels que perruques, lingerie, ou articles sportifs – « arts triviaux », nota-t-il lui-même dans la deuxième édition de son *Art du paumier-raquetier et de la paume* –, reconnaissait encore en 1767 deux genres de balles de tennis : les balles proprement dites, faites de bourre et de fil, couvertes d'une toile blanche cousue, et les « éteufs » – qu'on a appelé des « *pellas* » en espagnol jusqu'à environ la moitié du XVII^e siècle –, faites de grumeaux de saindoux, de farine et de cheveux.

Les éteufs, recouverts de peau de mouton cousue à l'écosaise, ressemblaient à nos balles de base-ball, avec couture apparente. Tandis que les balles en tissu étaient seulement utilisées dans les courts couverts de parquet ou d'azulejos, et avaient tendance à se disloquer après trois ou quatre rencontres, en revanche l'éteuf pouvait être réutilisé pendant des années sans perdre de son agilité et de sa violence : ils étaient conçus pour rebondir sur les dalles et les plafonds des cloîtres, ainsi que sur l'argile irrégulière des places où l'on pariait sur les joueurs de tennis.

Pendant la troisième décennie du xx^e siècle, l'équipe de restaurateurs chargée de rafraîchir les plafonds du salon principal du palais de Westminster a découvert entre les solives deux éteufs qui datent incontestablement du xvi^e siècle. Ils sont intacts. L'analyse génétique des cheveux qui les composent n'a donné aucun résultat permettant de les associer, d'une façon ou d'une autre, à la famille Boleyn. C'est normal : on peut attribuer tout un tas de choses terribles à Henri VIII, mais pas qu'il ait quelquefois fait preuve de mauvais goût. Il est établi qu'il n'a jamais acheté ni accepté en cadeau le moindre éteuf dont il aurait pu se sentir étrangement veuf.

Le manuel illustré de François-Alexandre-Pierre de Garsault ne contient plus les instructions pour fabriquer des balles en cheveux humains. Peut-être celui-ci n'a-t-il jamais su lui-même que, pendant la Renaissance et l'époque baroque, cet accessoire sportif était monnaie courante sur les courts en plein air où l'on pariait sur les joueurs de raquette. Il semble également que François-Alexandre-Pierre de Garsault, homme pratique et éducateur dévoué, n'ait jamais été un grand amateur de littérature : car dans le monologue *Much Ado About Nothing*, Benedick, le vieux garçon invétéré, possède, d'après Shakespeare, tant de poils, qu'il a rempli plusieurs balles de tennis avec sa barbe.

L'étude des éteufs retrouvés entre les poutres du salon principal de Westminster ainsi que certains indices mis en lumière en lisant entre les lignes le verbeux *Trattato del gioco della palla*, publié par Antonio Scaino en 1555 permettent d'affirmer que l'intérieur des éteufs était de composition similaire à celui des balles d'intérieur : une base de bourre agglomérée avec de la colle qu'on enveloppait avec des couches successives de bandes de tissu et de fil, puis qu'on arrondissait en

MORT SUBITE

la frappant doucement à l'aide d'une spatule de fer. Une fois calibrée, on attachait la balle avec une ficelle qui la divisait en neuf gousses à partir de son pôle supérieur. Puis on faisait pivoter la pelote de quarante-cinq degrés et l'on réalisait à nouveau neuf gousses à partir de ce deuxième pôle. Et ainsi de suite jusqu'à obtenir neuf pôles de neuf équateurs chacun. Chaque balle était un monde, une planète avec quatre-vingt-une rosaces de fil. Une fois terminée, on recouvrait d'un tissu cette petite planète, qui avait représenté pour les anciens l'âme humaine, puis on l'imprégnait de chaux.

L'éteuf était fabriqué selon un procédé similaire, mais suivant des scénarios plus sordides et souvent clandestins : il y avait quelque chose d'assez lugubre à les réaliser avec des cheveux humains et tout le monde n'acceptait pas de fabriquer un objet qui prenait corps grâce à la seule chose qui ne pourrit jamais chez les morts. À la place des bandes de tissu, on enveloppait le noyau dans des mèches de cheveux agglomérées avec du saindoux et de la farine. Les balles étaient plus légères, moins lisses, elles rebondissaient comme des diables.

Probablement est-ce en raison de l'âme en matière humaine des éteufs qu'on les a associés, pendant la Renaissance et l'époque baroque, dans toute l'Europe catholique et en Amérique en plein processus de conquête, à des activités démoniaques.

LES ÉTEUFS DE BOLEYN

À peine débarqué à Franciscopolis – c'est de cette façon ridicule qu'on avait baptisé le port du Havre jusqu'à la mort du roi François I^{er} –, Jean Rombaudo fit circuler la rumeur que les tresses crépusculaires d'Anne Boleyn étaient en sa possession et qu'il allait en faire des balles de tennis pour lui permettre d'avoir enfin accès aux courts fermés où les nobles mouillaient une chemise par jeu, cinq chemises par set et quinze par match. Il avait toujours été persuadé que sa crinière de lion sortant du bain lui donnait le droit de fréquenter parquets et sols revêtus d'azulejos : de jouer pour le plaisir et pas pour l'argent.

Le jour où le maître boulier lui remit les quatre éteufs les plus chargés de sortilèges de toute l'histoire de l'Europe, une multitude d'acheteurs l'avait déjà approché. Ceux-ci lui proposaient des prix tout à fait sans rapport avec la taille de son trésor : cent vaches, une villa en Provence, deux Africains et six chevaux. Il avait décliné toute invitation à négocier, sauf celle de Philippe Chabot, ministre du roi.

Il s'était contenté de n'apporter que la quatrième balle à la négociation. Elle était un peu plus étroite que les autres et il avait, dès le début, décidé de la garder pour lui, telle une

amulette. Il l'avait enveloppée dans un tissu de soie, et l'avait fourrée au fond de sa bourse, qu'il avait cousue à l'intérieur de sa cape, pour plus de sécurité.

Chabot le reçut dans son antichambre, pendant qu'on l'habillait. Ce n'était pas la première fois qu'ils se rencontraient, mais ce qui les réunissait cette fois était bien plus agréable. Jean Rombaudo avait préparé pour l'occasion un bref discours qui n'avait pas fait l'économie de sa rhétorique melliflue de criminel aux beaux yeux, et allait de la supplique au chantage. Le ministre ne le fit pas asseoir et ne lui donna pas l'occasion de s'étendre. Il ne se tourna même pas vers lui, concentré comme il l'était sur ses domestiques occupés à le saturer de volants et de velours. Que veux-tu en échange des éteufs de la truie hérétique ? lui demanda-t-il en fixant le bout de ses chaussures. J'en ai apporté un échantillon, répondit Rombaudo, en le tirant maladroitement de sa cape. Le ministre brossa un fil de tissu sur son genou, sans prêter attention à l'objet que le tueur lui tendait avec révérence depuis l'autre bout de la pièce. Nous avons pu vérifier, dit Chabot sans même regarder l'éteuf, qu'ils sont authentiques, car l'ambassadeur du roi d'Espagne a tenté de récupérer les tresses pour ses propres sortilèges, et il est entré dans une grande colère lorsqu'il a appris que le trophée avait déjà pris la direction de la France. Je ne veux ni argent ni possessions, dit Rombaudo. Le ministre fronça les sourcils et écarta les mains dans une posture à la fois interrogative et exaspérée. Je veux un titre modeste et la fonction de maître de tennis et d'escrime à la cour. Je peux arranger ça, mais apporte-moi d'abord les éteufs. Je veux que le roi en personne me concède les deux choses, devant témoins et en me fixant dans les yeux. Le ministre lui adressa pour la première fois un regard, fronçant à nouveau les sourcils d'un air à la

fois ahuri et ironique. Le roi est légèrement occupé à récupérer la Savoie, dit-il, mais on t'enverra chercher lorsqu'il repassera par Paris ; nous lui ferions vraiment un grand plaisir en lui offrant ces éteufs ; prends-les avec toi le jour où mon messenger te demandera de te présenter au Louvre.

Soixante-trois jours plus tard, Jean Romba fut reçu par François I^{er} dans le Salon bleu bourré de membres de la cour, de pétitionnaires et de financiers. Le futur maître d'escrime et de tennis portait un costume cintré et pompeux qu'il avait fait tailler pour l'occasion. Pour la première fois de sa vie, il avait rasé son insupportable barbe de trois jours et avait rassemblé les petits bijoux fantaisie de sa coiffure dans une queue-de-cheval qui lui sembla élégante et qui d'un point de vue morbide l'était – quoique peut-être trop espagnole pour un salon du roi de France.

Il ne patienta pratiquement pas dans les jardins et ne fit pas antichambre : le roi manifesta une impatience peu royale pour découvrir les éteufs de Boleyn et l'envoya chercher peu après qu'il s'était présenté au palais. Jean Romba n'eut pas non plus l'occasion de prononcer l'allocution qu'il avait préparée pour l'occasion. La reine, traînant sa traîne d'hermine parmi les bottes crottées des employés de son mari, ne voulut pas rater ce grand événement. Les yeux de François I^{er} s'illuminèrent presque lorsqu'il ouvrit le coffret de bois ouvragé que l'assassin avait payé une fortune – à crédit, bien entendu – et qui semblait aussi magnifique dans l'auberge où il habitait que minuscule et mesquin au palais.

Le roi saisit un des éteufs, le souposa avec une classe de joueur de tennis aguerri, le serra dans sa main et l'y fit tourner. Il fit mine de le lancer en l'air et de servir avec une puissante raquette imaginaire. Il recommença à l'examiner, contraria

MORT SUBITE

son épouse en reniflant la balle d'une façon si profonde qu'elle dénonça, de loin cependant, son désir de s'égayer dans ces tresses qui avaient perdu le roi Henri et qui, par sorcellerie, avaient dérobé l'Angleterre au pape. On dit qu'elle était très belle, n'est-ce pas ? demanda-t-il finalement en regardant Rombaudo. Même le crâne rasé, Votre Majesté. Ce furent les seules paroles que le malheureux put adresser au roi. François lança l'éteuf en l'air et le rattrapa avec grâce. Il dirigea son regard vers le salon, se racla la gorge comme pour réclamer une attention qui ne lui avait jamais fait défaut et dit : Le nouveau maître d'escrime est un peu plus beau qu'on me l'avait décrit ; il va également enseigner le tennis à la cour ; vous feriez bien de surveiller correctement vos filles. Telle une vague, une rumeur de rires polis parcourut le Salon bleu. Concédonz-lui ce qu'il a sollicité de nous, dit le roi en le regardant dans les yeux, avec des privilèges à vie ; j'ai dit.

« ESPÉRANT QUE MON SORT
DEVIENDRAIT MEILLEUR
DANS UN AUTRE MONDE »

Le 4 octobre 1599 fut une journée ensoleillée à Rome. On n'a pas établi que Francisco de Quevedo ait été dans la ville ce jour-là, mais qu'il ait été ailleurs non plus. Cependant, il est avéré qu'il n'a pas occupé le fauteuil numéro 58, lors de la cérémonie solennelle de remise du diplôme de Bachelier des arts, à l'université d'Alcalá de Henares, où il aurait dû manifestement se trouver.

La théorie la mieux admise concernant l'absence de Quevedo lors de la remise de son diplôme suggère qu'il était en train de fuir un assassinat resté mystérieux, probablement survenu à Madrid, auquel il avait participé avec son ami et protecteur Pedro Téllez Girón, duc d'Osuna et seigneur de Peñafiel.

Quevedo avait rencontré Girón de nombreuses années auparavant, lorsqu'il était enfant et Pedro un jeune diplomate au service du duc de Feria. Tous deux étaient membres de la suite pompeuse de l'infante Isabelle Claire Eugénie, envoyée aux États généraux de Paris comme candidate à la couronne de France. L'acharnement du roi d'Espagne n'aurait pu être plus ridicule, ni la délégation de nobles de haute et faible étoffe qui avait croisé les Pyrénées, plus grotesque.

La personne chargée de présenter cette candidature invraisemblable fut le duc de Feria. Pedro Téllez Girón – à l'époque

juste marquis de Peñafiel, car son père, par ailleurs si effacé, était encore vivant – était présent en qualité de favori et d'apprenti négociateur. Francisco de Quevedo, du haut de ses huit ans, était là lui aussi, car on avait coutume de voyager avec les enfants et qu'il était le fils de la femme de chambre de l'infante, présente lors de cette expédition. La sœur de Quevedo était également là : c'était une ménine, presque un petit chien.

Quelle incroyable traversée des Pyrénées ! Les charrettes étaient remplies d'objets d'une somptuosité époustouflante pour permettre à l'infante de se sentir chez elle dans n'importe quelle auberge, les chariots étaient surchargés de dames aux coiffures en forme de tour et débordant de tant de noblesse qu'elle dépassait par les fenêtres, les hommes se tenaient devant, à cheval, portant des plastrons ornés d'or américain, comme pour rappeler à Paris que le monde leur appartenait, même si Philippe n'avait pas été aussi dégourdi que son père Charles pour le conserver. Les enfants, qui étaient certainement nombreux, entassés parmi les malles, se jetaient des mottes de terre et des cailloux en riant aux éclats. Une vraie expédition pour demander aux États généraux de couronner Isabelle Claire Eugénie, chose qui ne se produisit tout simplement jamais. La France n'avait pas été gouvernée par une femme depuis le décret de la loi salique en 1316. Et le serait encore moins par une Espagnole, gauchère, grosse et souffrant d'un léger retard mental, se rongant les ongles et léchant sa morve du bout de la langue.

La liste des personnages qui effectuèrent ce voyage a été conservée dans les archives de la Bibliothèque nationale espagnole et on y trouve les noms de Quevedo et de Girón. On y consigne également un recueil d'anecdotes. Dans le journal intime de la mère du duc de Feria, on regrette que, lors de

l'arrivée à Gérone, le retard de la délégation et l'impuissance de l'infante à imposer la moindre ponctualité l'aient rendue si grotesque. On note : « Girón, jamais sérieux, se promène un peu partout avec un jeune gueux qui appelle sa petite majesté "L'Éléphante". » Qui d'autre que lui pourrait avoir pareil comportement ?

Osuna et Quevedo se retrouvèrent bien des années plus tard, à Alcalá de Henares. Pedro Téllez Girón – déjà devenu grand d'Espagne – avait, comme son ami, la parole facile et une virilité débridée ; il vécut comme un ivrogne et un querelleur du premier au dernier jour de son existence. L'homme ne détestait pas se fourrer dans toutes sortes de problèmes, mais il sut presque toujours s'en sortir.

À l'automne 1599, il avait trois procès sur le dos. Le premier pour concubinage avec l'actrice Jerónima de Salcedo, qu'il entretenait dans sa maison d'Alejos, avec son père et son mari. Osuna avait reçu une simple et légère réprimande pour cette affaire, mais la comédienne et sa famille furent condamnées à être rossées, emplumées et exhibées, elle comme concubine, le père comme maquereau et le mari pour avoir consenti à accepter tout ça.

Le deuxième procès, plus rude, impliquait un oncle d'Osuna, bâtard mais influent, qui de plus avait la charge d'être son tuteur. L'oncle fut accusé, après dénonciation de Juan Ribera, patriarche de Valence, d'avoir assassiné sa propre femme et de l'avoir remplacée, dans le lit conjugal, par un page avec lequel il commettait le péché de chair avec, semble-t-il, une opportunité et une fréquence scandaleuses.

L'oncle d'Osuna et le page qui lui taillait des pipes furent garrottés sur la Grand-Place publique ; puis on brûla leur corps. Bien que, semble-t-il, tout Valence eût pu témoigner

de leur liaison amoureuse, Pedro Téllez Girón s'acharna à prendre la défense de son tuteur jusqu'à la fin du procès. Il en sortit indemne, mais assigné à résidence – où il ne dut pas manquer de prendre du bon temps, car la comédienne et sa famille attendaient encore la conclusion de leur propre procès.

La troisième affaire fut, de loin, la pire de toutes, car il n'est pas resté dans les archives la moindre trace du crime commis avec une autre crapule, peut-être bien Quevedo en personne. Cette fois-là, il fut écroué à la prison d'Arévalo, puis assigné à résidence dans sa maison d'Osuna sous la stricte surveillance de quatre gardiens. Plusieurs historiens et dilettantes ont supposé par recoupements que le délit qui avait conduit Girón à la prison d'Arévalo était l'assassinat d'un ou de plusieurs soldats à l'issue d'une querelle en rapport avec le jeu de raquette.

L'historien Cabrera de Córdoba prétend, dans son *Récit des choses survenues à la cour d'Espagne*, que le 6 août 1599, alors qu'il était retenu chez lui, Osuna avait demandé l'autorisation de se rendre à Madrid pour embrasser la main du roi et que « ... la lui ayant accordée, il s'en était servi pour se rendre à Séville et paraît-il même jusqu'à Naples afin de satisfaire ses désirs ». Il est fort probable que son compagnon de beuveries, qui était alors également assigné à résidence, se soit joint à lui pendant cette escapade.

Une fois à Séville, Quevedo, bien plus vulnérable qu'Osuna, a dû tenter de convaincre ce dernier de partir ensemble pour la Nouvelle-Espagne, comme l'a finalement fait le narrateur d'un roman autobiographique qu'il a écrit peu après, sans jamais avoir voulu en assumer la paternité. « Ennuyé néanmoins », y dit son personnage, « d'être si longtemps dans la gêne, et de voir que la fortune ne cessait de me persécuter, je me déterminai, moins par principe de sagesse, car je ne suis